

Marseille

Trafics. Les petites mains de cité vivent dans la suspicion les uns pour les autres. Un ennemi intérieur, générateur d'un stress assurément vital à la vie de ces organisations. Reportage.

L'ombre rampante des réseaux de drogue

Le visage d'un combattant fatigué, le regard perclus de haine et de mépris, des cheveux noirs épais difficilement contenus par une casquette « New York », quelques petites rides d'inquiétude creusées au milieu d'un front abîmé de plus de cicatrices qu'un ado de son âge est censé arborer. Nathan fait disparaître sa sale gueule dans un épais nuage tout droit sorti de ses lèvres entrouvertes. La fumée du shit qu'il vend et consomme depuis deux bonnes années maintenant dans cette cité du 14^e arrondissement.

Nathan n'aime pas son prénom, « parce qu'il fait trop Français ». C'est d'ailleurs pour ça que ses parents l'avaient choisi à sa naissance en 1996. Mais voilà, 15 ans plus tard, il s'oblige à porter un maillot de l'équipe algérienne pour rappeler à tous ses origines. Celle de ses grands-parents.

Coup d'oeil à droite, coup d'oeil à gauche, Nathan n'est pas tranquille. Pas à cause de ces gamins de 5-6 ans qui jouent autour de lui. Il les connaît, Béchir et Lydia habitent dans son immeuble. « Ils ne risquent rien ici », marmonne-t-il en passant ses yeux d'une fenêtre à une porte à un bosquet à un box. « La cité est surveillée par au moins 20 personnes, quand tu es minot, y'a pas plus tranquille qu'une cité où se vend de la drogue. »

Béchir revient d'ailleurs avec le coca et le kebab que lui a demandés Nathan. « Garde la monnaie. » Trois euros pour Béchir. Dès cinq ans, on s'habitue à gagner du fric pour une simple course. Coursier malgré lui, Béchir saura faire ce que l'on attendra de lui un jour. A cinq ans, il sait ce qu'est la BAC, « c'est des ripoux ». A l'âge où l'on se demande habituellement qui est le plus fort entre le rhinocéros et l'hippopotame, Béchir connaît les calibres des armes qui tournent dans les cités, « les *halach*, c'est du 7-62 ». Béchir ne comprend rien à ce qu'il dit et il flingue Lydia d'une rafale virtuelle puis va acheter des friandises avec elle. « J'ai trois euros. »

Des microbes et des clones

Dans la drogue depuis longtemps Nathan s'envase, s'envase. Il ne peut désormais rien faire d'autre. Nathan cache mal sa crainte. Ses yeux suivent trois gamins qui chahutent à un jet de pierre. « C'est des microbes », bougonne-t-il. Traduire : des petits cons poussés par la tentation de l'aventure et manipulés par des concurrents du réseau pour venir ennuyer ou détourner les clients. « Cassez vous ! » Comme il crie, cinq ou six clones de Nathan



Dès le plus jeune âge, les trafics de stupe influencent le développement des enfants. ILLUSTRATION ROBERT FERZMAN

sortent leur tête de ci de là pour reprendre l'ordre en écho. Les microbes déguerpissent. Ce ne sont pas eux que Nathan redoute mais justement ses clones. « On surveille la cité et on se surveille tous, y'a pas de confiance dans la drogue », grogne-t-il.

Omniprésent, le réseau se cache dans chaque buisson, dans les caves, dans les box, dans le regard suspicieux des anciens copains d'école. Une erreur se paye cash, les cicatrices du front s'expliquent, et ne pas dénoncer l'erreur de l'autre est au même tarif. Un réseau de shit est amoral. Le chef de réseau, s'il est connu, est protégé de mystères, de fantasmes et de légendes. Il est bien malgré lui le régulateur des relations entre tous les membres du trafic. Il est l'homme de la stabilité unilatérale.

Hierarchie de dominance

L'homme qui pourrait être un de ces chefs s'approche. C'est de lui dont Nathan a si peur et il tire dans une grimace une grosse taffe râpeuse de son cul de joint. L'autre arrive, tranchant comme un « dégage ! », torturant la blessure de son coude avec un cran d'arrêt. « Ça ? C'est en tombant de scooter la semaine dernière, pour échapper aux condés. » Il travaille son mythe. Calme comme le poulx d'un cadavre, chaque mots claquent comme un verdict. Le garçon ne veut pas d'histoire. Fin de l'histoire.

A l'extérieur de la cité, les microbes malmènent un panneau publicitaire. Michel, le plus âgé, 9 ans, autoproclamé leader, fanfaronne ses envies de domination pour l'avenir, assure se foutre des roustes que lui met sa mère « pour me tenir » et ne parlent finalement que d'argent pour amuser les deux trentenaires qui végètent à la terrasse d'un café placé là. Deux types qui ne sont finalement que ces anciens pauvres jeunes qui n'ont pas pu passer la frontière sociale et savaient peut-être depuis toujours qu'ils ne le pourraient pas. Les réseaux les ont jetés. Dans l'établissement de structures hiérarchiques de dominance que régulent le stress et les contraintes du réseau, ils n'ont finalement trouvé aucune place. Comme beaucoup.

Nathan a fini sa garde et part à la boxe, la démarche gauche d'un ado normal. Il siffle comme une crécelle, avec beaucoup d'enthousiasme mais très faux, comme un goéland qui se serait pris pour un rossignol.

PHILIPPE PUJOL